

L'OURCQ FATAL

DEUXIÈME ÉPOQUE : LES ABATTOIRS NE SONT PAS MORTS

PREMIER MOUVEMENT : L'ORIENT-EXPRESS

Les voies ferrées s'élevèrent dans le ciel, au-dessus de la gare de Pantin, le ciel en était strié, il y avait un seul train, porté lui aussi dans les hauteurs du ciel : étonnamment dérouté, l'Orient-Express s'immobilisa et s'éleva encore de quelques mètres au-dessus des rails, au-dessus des voies, effectua en son entier une rotation de quatre-vingt dix degrés jusqu'à produire avec les rails une immense croix dans le paysage de Pantin, les voies se dilataient, l'Orient-Express se dilatait, la croix s'élevait dans les airs, les voies ferrées et le grand train se mirent à propager un chant pour tous les temps de la vie, chouette, rossignol ou merle noir, le temps du jour et de la nuit réunis. À l'une des fenêtres du train, l'homme en gris, parfaitement reconnaissable, une énorme corne de brume à la main, soufflant puissamment, transmettant à la corne un rire inhumain, sidéral, et la croix s'élevait, le jour et la nuit tournoyaient au-dessus de Pantin, la grande croix faisait vibrer les nuages, le ciel comme une immense caisse de résonance, la pluie changeait de sens, les éclairs griffaient le soleil noir, des milliers d'arcs-en-ciel avaient transformé le ciel de Pantin en un kaléidoscope disproportionné, c'était l'Apocalypse de Pantin, une nouvelle péripétie de la mystique universelle. Le prophète en gris ayant pris la maîtrise de la gare et brouillé les directions, les voies ferrées, les métalliques et brillantes voies ferrées, avaient enfin été unies, sans prêtre ni officier d'état civil, au canal de l'Ourcq, l'eau paisible, brillante si souvent sous les feux indirects adoucis réfléchis de la lune, l'eau enlevée à son lit naturel par l'action insensée de l'Orient-Express. Il n'y avait pas si loin des voies ferrées au canal désormais joints par l'anneau mystique de l'Orient-Express.

L'homme en gris avait persuadé le monde entier de ce prodige, et une fois la magie affirmée confirmée, il mit fin à l'envol des voies et du train, il renvoya l'Orient-Express, et comme il s'ennuyait, il voulait faire danser la gare, mais la gare ne savait comment virer car, lorsqu'elle essayait de se tourner, son rez-de-chaussée du côté des voies devenait cave du côté de la place et sa cave du côté de la place devenait rez-de-

chaussée vers les voies, car la gare est bancale, pas seulement elle mais tout le terrain qui l'entoure, car la place domine les voies et les voies sont en contrebas de la place. Les verrières de la gare se sont transformées en arcades ouvertes, en une grande galerie ouverte aux déambulations, aux rencontres, aux entretiens inopinés, les grandes vitres allaient se briser et ne donneraient plus la mesure des fenêtres. L'homme en gris prophétise : « Prenez garde à la gare, les spectres qui, dans les caves, mènent leur terreuse vie ont ouvert l'œil et ont vu la lumière, ont vu les grandes baies, ont vu le rez-de-chaussée sur les voies, ont traversé les monceaux de terre, défoncé les murs, enfoncé les portes, brisé les verrières, se sont jetés sur les voies, ont empêché le passage des trains, spectres à l'entour des voyageurs qui, pris de peur, voudraient s'enfuir, ne peuvent ouvrir les portes, sont enfermés dans les wagons, les spectres les regardent et s'en amusent, comme si les morts se moquaient des morts. »

DEUXIÈME MOUVEMENT : LE QUAI AUX BESTIAUX

L'homme en gris avait sauté du train et se promenait, empruntait d'abord l'avenue de la gare, puis l'avenue Édouard Vaillant puis encore la rue de l'Hôtel de Ville, croisait la rue Sadi Carnot, continuait vers le stade, sortit brusquement un sachet de terre de sa poche et me dit : « Vous voyez cette terre, je l'ai dans mes poches depuis près de quatre-vingts ans, j'étais là lorsque le stade fut creusé, il y a la piscine Leclerc et bordant la piscine, le stade Sadi Carnot, tellement en contrebas du quartier de la gare, comme une réserve de creux, on a brisé la pente du vieux fort, l'horizontalité est une violence qui meurtrit les pentes, naturelles ou non. Entre les voies et l'avenue Général Leclerc – vous savez, l'ancienne route des Petits-Ponts -, le stade Sadi Carnot a rompu la délicatesse du lien, la grande cuvette à fond plat se gorge d'eau, et je souffre. » L'homme en gris était devenu blême, les falaises ricanèrent, les escaliers aussi, les escaliers multipliaient les fragments d'horizontalité comme autant de dents déchaussées, dangereuses, bientôt branlantes, un curieux qui me suivait a déjà glissé jusqu'en bas, dans l'herbe quasi marécageuse, et se relève couvert de boue, je lui demande s'il n'est pas blessé, il se détourne, tire un pistolet de sa poche et me vise, j'avais prévu la chose et, en état d'incontestable légitime défense, je suis plus rapide que lui et l'abats instantanément. Au bruit de la détonation, l'homme en gris revient vers moi et me serre chaleureusement les mains. Une fois que j'ai rangé mon arme, il me dit : « La belle cycliste ne se trompait pas, je suis un témoin : la présence du stade a découpé dans le corps de la pente son horizontalité triomphante, cette criminelle destruction du paysage a donné l'idée d'une faille possible, d'une atteinte traumatique, de l'éveil d'un épicode tellurique de première importance, tellurique ou plus terrible encore, je dois me faire entendre par le moyen d'actes publics, mais celui que vous venez d'abattre était un des responsables, je suis fatigué. » La belle cycliste avait mis pied à terre depuis un moment déjà, elle nous observait, puis l'homme en gris bifurqua vers le canal, ou bien disparut sous les vêtements fripés du SDF qui loge tout contre la piscine, dans un abri des plus discrets. Avenue du Général Leclerc, les quelques passants n'ont rien vu, les automobilistes non plus, trop occupés du prochain feu tricolore.

Puis les eaux de l'Ourcq montèrent, les passerelles menant aux quais furent submergées, seul le pont du chemin de fer avenue Édouard Vaillant dominait les eaux qui occupèrent le stade, le firent disparaître, l'un des spectres était allé s'emparer du panneau installé rue Cartier-Bresson et le portait comme un drapeau : « Entrée du Quai aux Bestiaux, 100 rue Cartier-Bresson. Ici, le mardi 15 août 1944, est parti le dernier grand convoi de déportés de la région parisienne vers les bagnes nazis de Buchenwald et

Ravensbrück. » Le spectre au panneau pensait : « 18 avril 1944, 13 mai 1944, 11 août 1944, 15 août 1944. » Les eaux qui montaient ne pouvaient refouler la mémoire, la mémoire n'était pas enfouie, les wagons à bestiaux formaient une grande muraille qui serpentait entre le canal, l'avenue, la piscine, le stade, le cimetière et, plus loin, jusqu'aux anciens abattoirs, et plus loin encore.

L'homme en gris le SDF couleur de mur le vieux témoin revenu a fait un signe vers les eaux, les a muées en vaguelettes délicates qui semblent annoncer leur arrivée comme une rencontre amicale, non pour inonder brutalement mais pour donner du brillant aux lieux alentour. Se sont alliées l'eau et les rails en un même éclat continu, les trains se sont arrêtés au bord de l'eau, les péniches ont été arrimées au pied de la colline, les rails ondulent, l'eau est un miroir métallique sur lequel le temps glisse comme la pluie. Au gré du soleil tournoient les années, l'homme au panneau glisse au long du rutilant toboggan et s'élanche, il crie : « Nous ne pourrions pas apaiser les spectres, la paix ne leur avait pas survécu, ne les empêchons pas de paraître. » Les spectres descendaient des wagons, se dissimulaient dans les caves, revenaient en scène, voulaient se détendre, s'étirer, l'un d'eux disait : « Illusion interdite, théâtre interdit quand il est impossible de se penser ailleurs. Au dernier moment, il fallait emporter, trier, que faut-il emporter, que faut-il laisser ? Meubles et placards se sont multipliés alors qu'on devait partir tout de suite, et soi-même, que va-t-on emporter de soi-même ? » Le spectre au panneau parlait criait demandait aux autres spectres de parler en même temps que lui, autant que lui : à eux tous ils couvraient les instruments de la Musique principale de l'armée de Terre, les paroles et les poèmes des enfants du collège Jean Lolive, les discours des associations, des représentants de la municipalité de Pantin, de la SNCF, c'était au mois de mai de l'année 2000, commémoration du dernier grand convoi de 1944 et inauguration, stèle et plaque panneau écriteau pancarte, les spectres étaient là bien sûr, le spectre à la pancarte tournoyait avec les tourbillons d'eau, tournoyait avec lui la foule des spectres, visages de plus en plus blêmes, les yeux voulaient avoir la force de chercher à voir où pourrait être la vie, les spectres sombrent dans les tourbillons, s'entrechoquent et se confondent reparassent puis ce sera la mort, l'eau devenue lisse il n'y a plus rien que cette étendue lisse, lac d'oubli auquel une main de fer a enlevé même les petites rides superficielles qu'un simple courant d'air pourrait faire doucement naître. Un journaliste à la recherche de ce destin individuel qui pourrait émouvoir les cœurs sensibles s'était engagé dans la grande allée du cimetière parisien de Pantin devenu une impénétrable forêt, il avait été entraîné par les eaux, mêlé aux spectres, assommé par la pancarte. Puis l'eau s'enfonçait, lentement aspirée par la terre, il n'en restera rien, les spectres se sont effacés : il faudrait se précipiter vers l'Ourcq, se mettre à plat ventre au bord de l'eau pour y plonger les mains et sentir qu'elle existe. La belle cycliste avait raccompagné l'homme en gris et revenait.

TROISIÈME MOUVEMENT : L'EAU RUGISSANTE

Que de questions nouvelles grâce à la cycliste de Pantin, que d'incertitudes aussi, que d'erreurs à éviter ! Les noyés de l'Ourcq avaient pris l'apparence d'une confrérie aux ramifications multiples, entremêlées aux rues et aux maisons, aux immeubles, aux stades et aux parcs, et à l'histoire, le statut de noyés leur était peut-être une manière d'exister dans une société qu'ils auraient pu juger si décevante.

Puis la cycliste me fit signe, me proposant explicitement de l'accompagner d'un peu loin, l'enquête allait se poursuivre, j'acceptais le risque de l'indiscrétion avec la

conviction de servir le bien public, j'étais curieux de savoir pourquoi elle me demandait cette distance, j'imaginai des regards entendus mais adressés à d'autres, des mimiques pour se moquer sous cape, des fins de phrases parfois blessantes, des allusions mal proportionnées à leur objet, un grouillement d'autant plus virulent qu'il était contenu, l'eau de l'Ourcq se mettrait à rugir, attirant à elle la pluie, la foudre et le ciel, puis le canal de l'Ourcq, le bassin de la Villette, le canal Saint-Denis et le canal Saint-Martin se prendraient les mains et danseraient une farandole folle, trop folle, trop sensuelle, rugissant du plaisir de se retrouver enfin, mimant l'amour humain, les canaux gambadent, les eaux tourbillonnent à la verticale, l'Ourcq se hâtait plus que de raison et arrivait tout d'un coup au bassin de la Villette qui se cramponnait à ses berges pour mieux subir de si véhéments assauts, cependant que le canal Saint-Martin mettait toute son énergie à inverser son cours, à remonter, à revenir jusqu'au bassin de la Villette, jusqu'au canal Saint-Denis, jusqu'au canal de l'Ourcq, il rejoignait leurs ébats frémissants. Valse assurément valse sans les figurants annoncés, le canal s'envole en valse, s'arrime ne s'arrime qu'au vent, les passants s'agrippent aux nuages, tombent à la renverse renversent le ciel, le ciel frémissant, valsent les passants sur les bords de l'Ourcq, se perdent en reflets, le canal s'entrouvre les reflets s'y enfoncent, la valse des passants sous l'écume qui se referme, boîte à bonbons dont il faut défaire le joli nœud, mais attention, alors, de ne pas tout répandre par terre, les bonbons et la boîte échappée des mains malhabiles, brillent les bonbons chacun entre deux vaguelettes, les bonbons comme des étincelles brusques fugaces comme si une lumière inattendue pénétrait sans avoir prévenu se frayait un passage se glissait dans l'eau entre les vaguelettes la balançoire des vaguelettes joueuses, un bonbon brillant comme un projectile venu des profondeurs, mais qui, incertitude de l'amour, désir délicieux, coup de foudre coup de tonnerre, renversement de l'ordre du monde, faisait la rencontre d'un bonbon à l'apparence modeste qui voulait aller dormir, qui voulait délaissier les embarras, qui voulait enfin partir tranquille au loin.

Et qu'importent alors les noyés ? Comment penser aux noyés dans une telle empoignade, suivie d'une telle douceur ? Ce sont des étincelles pour aviver le tableau, qui ont eu l'humilité démente de servir la grande manœuvre, de s'y oublier, de s'y perdre et de lui donner des regards étincelants d'ivresse, puis tout disparaîtra dans la Seine. La femme de Pantin avait une accointance particulière avec les lieux, elle s'y fondait, ils se fondaient en elle, plus qu'historienne elle était une égérie qui aurait mis tout sa force à se faire l'amante du canal, par défi ou par plaisanterie, ou pour cacher une vie personnelle mystérieuse, pour cacher un mystère sous un autre mystère, pour brouiller les frontières entre sa vie et les lieux, entre ses boulimies imaginaires et la folie qu'elle insufflait à ceux qu'elle approchait : c'était donc elle qui rugissait lorsque le canal rugissait ! Avant de la rencontrer officiellement, je l'avais déjà vue filer sur le quai, disparaître sous un pont lorsque le quai bifurque lorsque le canal est rétréci sous le pont, tout près de la mairie, elle roulait vers la Villette, je l'avais tout de suite perdue de vue.

QUATRIÈME MOUVEMENT : LA SAINTE DE L'OURCQ

Sur un nouveau signe de la femme de Pantin, je m'arrêtais : elle avait visiblement rendez-vous, coups d'œil vers le château perché en haut des Grands Moulins, vers la cheminée de l'ancienne blanchisserie, vers la rue du Général Compans à laquelle on a enlevé ses maisons, vers le pont du tramway, vers l'escalier entre quai et pont, coups d'œil de tous côtés. Parut enfin un homme en bleu outremer, l'air avenant pour sembler

sûr de lui, il lui sourit, s'avance depuis l'escalier, connaît très bien la distance qui le sépare d'elle, il a dû préparer son arrivée, elle le sait, ils ont certainement répété la scène, ils la jouent avec précision, peut-être même de manière trop huilée, mais tant mieux ! Puis s'assoient sur le banc puis semblent s'attendre l'un l'autre, le débarcadère leur fait un auvent car le banc a été pour la circonstance déplacé sous le débarcadère, ils ne sont plus vraiment dehors, dans l'alcôve à tout vent sur un banc public, s'arrêter se distraire en s'arrêtant en regardant un instant l'eau tout près c'est un toboggan sans danger de se retrouver dans l'eau, un toboggan qui reste relevé, il y a l'idée de mouvement et on reste à l'abri on ne bouge pas, le débarcadère s'avance au-dessus de l'eau, le débarcadère est tranquille. Ils pourraient être deux amants tranquilles, les paisibles amants ne m'apprennent que leur sourire au bord de l'eau, je suis au spectacle, me voilà rassuré, rassuré mais je suis le seul spectateur, je ne suis peut-être pas vraiment spectateur, j'ai un rôle mais moi j'improvise, il me faudrait un souffleur, ou bien la femme de Pantin saura me manipuler sans avoir eu besoin de me préparer et je devrai me faire une nouvelle conception, beaucoup plus modeste, de ma liberté. Je vais donc tenter de rester spectateur le plus longtemps possible.

Étrangement non aboutie, l'aventure d'une rencontre au cours de laquelle quelques sourires, rires étouffés, tiennent lieu d'audace ultime, sur le banc, sous la passerelle du débarcadère, la bicyclette appuyée contre l'un des deux piliers blancs, elle s'était arrêtée pour reprendre pied sur la terre ferme, elle s'amusait à confondre le quai et l'eau du canal, elle s'était arrêtée pour arrêter ce mouvement qui l'entraînait comme de l'eau qui coule, elle comme de l'eau qui coulait, paisiblement mais sans discontinuer, l'eau tentaculaire, la femme de Pantin est elle aussi vampirisée par le canal, plus qu'engloutie par l'eau, prête à engloutir ceux que, par malheur, elle aurait séduits. Descendre de bicyclette pour arrêter le cours de l'eau, puis appuyer la bicyclette contre le mur, le femme vampire deviendrait la sainte de l'Ourcq : les juges dépêchés sur les lieux ne savent pas à qui ils ont affaire, ils cherchaient une meurtrière potentielle, ils trouvent la délicieuse candeur, le visage de l'innocence, candide rendez-vous avec l'homme en bleu outremer, très respectueux, plaisanteries et badinages, elle plaisante, le repoussant gaiement, un badinage auquel il participe volontiers mais qu'elle maîtrise, l'ayant attiré puis le repoussant presque aussitôt, elle le rabroue gentiment, et un peu absente, pense au temps qui va se glisser entre eux, elle entrevoit quelques mouvements convulsifs contre lesquels on ne peut rien, comme si son corps se dilatait pour s'installer plus commodément dans l'espace, pour mieux informer le monde de sa présence, elle rêve d'un bonheur inscrit en lettres d'or sur tous les panneaux, sur le sol et dans le ciel, elle nimbe le monde de sa présence, il lui fallait prendre place, s'affirmer, éblouir. L'homme en bleu outremer devrait se donner de l'assurance, s'approcher, tenter de la prendre par les épaules, amicalement d'abord puis glisser jusqu'à une relation plus intime, elle le repousse sans quitter le ton de la plaisanterie, fait mine d'aller enfourcher à nouveau sa bicyclette, menace de le faire, le gronde, lui fait les gros yeux, il feint de ne retenir que la plaisanterie qui serait une manière dissimulée d'accepter ses avances, il s'avance, il avance sa main, mais elle est partie, elle est déjà loin, roule la bicyclette roule la cycliste de Pantin, un peu de brume et elle sera introuvable, fin de la scène du badinage.

Solitude au pied du débarcadère : puisque la cycliste est partie, l'homme en bleu outremer regarde autour de lui, s'appuie contre un pilier bien lisse, va discuter avec le débarcadère qui lui-même se sent si seul, en déséquilibre clos. Est révolu le temps où, jaillissant au-dessus du long mur de clôture, en surplomb au-dessus du quai, en porte-à-

faux intrépide, la passerelle du débarcadère permettait de faire passer les sacs de farine entre les Grands Moulins et les péniches, on a oublié la farine l'enivrement de farine la folie blanche brouillage des repères qui est d'un tel danger juste au bord de l'eau le long du canal, on a oublié la grande époque industrielle de Pantin, il reste au débarcadère un pas de gymnaste prodige, une danse arrêtée en plein élan, une respiration coupée, l'homme en bleu outremer s'identifie à la passerelle du débarcadère qui semble à l'instant douée de conscience, elle lui parle de la farine folle et des noyés, je me suis approché, j'ai entendu leur conversation, la passerelle se met à vibrer, veut revivre, l'homme en bleu outremer lui prête un peu de sa propre vie, la passerelle va revivre.

CINQUIÈME MOUVEMENT : LES TROIS MILLE EMPLOYÉS DE BANQUE

Aux fenêtres de la passerelle des Grands Moulins et à celles de l'immeuble de droite et à celles de l'immeuble de gauche, les vitres brillent de mille regards inquisiteurs, ronde des regards car chacun essaie de voir autrement pour en savoir plus, puis tous comparent leurs observations, mille paroles s'entremêlent, un brouhaha un piétinement, les trois mille employés de la banque finissent par ouvrir les fenêtres, veulent sortir sortent, ils ne pourraient être confondus avec les anciens sacs de farine mais ils ont un uniforme : un écran souple sur le ventre, un dans le dos, des petits à hauteur des genoux, sur les mains et on ne les voit sans doute pas en totalité. En se contorsionnant, les trois mille employés peuvent mettre en communication les écrans multicolores animés connectés, c'est un festival d'écrans, et si les employés ont les yeux toujours aussi brillants, c'est qu'y sont logés des facettes innombrables, autant de petits écrans qui semblent palper le réel, qui semblent vivre de palper le réel de toutes parts, les employés se sont jetés sur le quai, leurs écrans se sont mis à l'unisson du canal, écrans d'eau mouvante sur lesquels flottent des images indistinctes, l'eau mais aussi autre chose, comme en filigrane, appartenant à l'eau mais se séparant d'elle par à-coups parce qu'une vaguelette ou un effet indirect du courant avait rompu le cours normal des choses.

Sur les écrans apparaissent des corps appartenant à l'eau, les noyés, corps encore souples comme si l'eau leur rendait à chaque seconde la vie, les noyés comme au musée Grévin, cire protectrice pour leur garantir la pérennité qu'on voudra bien leur accorder, une petite épaisseur de savon parfumé qui les met à distance et leur donne une vivacité, un pétilllement, une ironie gaillarde et fine, ils ont sur la peau le vernis de l'immortalité. L'homme en bleu outremer a actionné son smartphone, je lui dis à l'oreille qu'il a un bien beau téléphone intelligent, il sourit, je regarde au-dessus de son épaule, il veut comprendre : *« adipocire » car les tissus gras, sous la peau, en raison de l'humidité, par l'action bactérienne, prennent l'état d'une cire qui enveloppe, entoure, voile délicatement, protège de la putréfaction.* La cire et les écrans se donnaient la main, les noyés étaient devenus immortels.

Les trois mille employés de banque pourraient se masser sur le quai, tous écrans déployés, et sur le quai, l'eau se met à frémir plus qu'elle ne frémit entre les rives du canal, peut-être avaient-ils fait le pari de vaincre le canal sur son propre terrain, mais savaient-ils que leurs écrans, à si grande distance du temps, des choses et des gens, allaient briser les frontières naturelles et laisser venir des noyés sous leur si joli vernis ? Il ne manque rien à ces corps, ils sont plus que vivants, ils vont certainement se laisser aller à plaisanter, ils joindront la voix à leur vernis, il sera charmant d'entendre une voix venue de si loin, précautionneusement apprêtée pour franchir de tels espaces, fragile toutefois comme un vase précieux, étincelant, ébouriffant de précision, stupéfiant de maîtrise technique mais infiniment fragile.

Puis les trois mille employés de banque surent qu'ils devaient se jeter à l'eau pour n'en plus sortir, pour partager une vraie vie avec les filigranes qu'ils exhibaient, la vie de l'Ourcq, les écrans clapotaient, les corps apparus en filigrane des écrans glissaient entre deux eaux, entre eaux et écrans, l'Ourcq charriait de si belles images, les trois mille employés de banque, nouveaux noyés livrés à l'onde enchantée, ont perdu leur existence, ils sont de simples porteurs d'écrans. La passerelle du débarcadère, réveillée excitée grisée, délurée tout à coup comme si elle ouvrait les deux battants d'une fenêtre rajeunie, on verrait en pleine lumière les bras qui écartent les battants et le paysage serait un décor sans lointain, sous l'artifice d'une lumière braquée seulement sur ce geste. La passerelle, sortie de son ennui de potiche encombrante mais encore toute badigeonnée de la nostalgie des temps industriels, serait devenue un grand bras articulé qui se baisserait avec sollicitude vers le canal pour cajoler les nouveaux noyés, employés ou écrans ou les deux unis dans une nouvelle vie, un peintre naïf en ferait une image rutilante, trop vivement colorée, qu'il recopierait méticuleusement en de nombreux exemplaires et qu'il apposerait sur tous les murs environnants : le bras de grue, tentaculaire et capable des mouvements les plus divers, terminé par une immense main métallique qui n'hésitait pas à caresser l'eau, à s'y plonger puis à l'effleurer, car la passerelle avait enfin voulu se parer des capacités du débarcadère en son entier, qui ne s'effondrerait jamais, ne souffrirait jamais de son inutilité, il est d'autant plus pimpant qu'il se sent en vacances. Aux commandes de l'aventure, l'habile grutier, l'homme en bleu outremer, l'homme de la rencontre désormais dépassée, n'a pas oublié la cycliste mais s'est offert une distraction, en attendant, il chantonne :

« La banque n'a plus d'employés
Les employés sont partis se noyer
La banque n'a plus d'écrans
Ils ont rejoint les employés
Le canal a pris sa revanche
Le canal les a tous attirés
Il a invité la nuit, il s'en est pris au temps
Le canal
Brille s'enflamme dans la nuit
Célèbre les pires unions
Et coule »

Survint alors une adepte du jogging radical, à contre-courant des employés et de la cycliste, à contre-courant du regard de l'homme en bleu outremer qui dut brusquement tourner la tête pour la voir déjà disparaître sous le pont de la Mairie, mais il n'essaiera pas de la suivre, il veut aller dans l'autre sens, je lui propose de l'accompagner quelques instants, je voudrais en savoir plus sur la femme de Pantin.

Un groupe de promeneurs apparu comme après un débarquement express semble avoir fait le pari de marcher à la file indienne tout au long du canal, nouveaux convives qui s'installent avec d'autant plus de discrétion qu'ils n'avaient pas été invités, ils longent le quai sans se faire remarquer, veulent suivre le fil de l'eau, ne dévier sous aucun prétexte, et si passait une péniche, ils devraient essayer de rester à sa hauteur, de hâter le pas, de courir ou de s'asseoir s'il le fallait. Peut-être ont-ils confondu les noyés, les anciens et les nouveaux, les écrans et les facettes, avec une aimable péniche, car les noyés ont formé un radeau, leurs corps allongés à la manière d'un radeau de bûches, ce

sont des mannequins, des bouts de bois peinturlurés, un carnaval aquatique, ils se sont grimés en bouts de bois qui flottent, qui jouent à faire la péniche, c'est ainsi que le canal reprenait son allure tranquille.

SIXIÈME MOUVEMENT : LES PAVÉS MOUVANTS

Survient une péripétie apparemment secondaire, un événement inattendu, anormal même, propre à modifier fondamentalement l'intrigue et entraîner des développements auxquels bien des protagonistes pourraient être mêlés : une péniche, une grande péniche bariolée d'où s'échappent chants et musique, éclats de voix et rires, s'arrête en plein canal. Les promeneurs s'assoient et nous nous asseyons aussi, au bord de l'eau sont les grandes pierres calcaires, usées mais qui tiennent le coup, la rive solide et continue, des boulons et des plots, la mémoire du canal industriel, la mémoire donc c'est émouvant, puis trois rangs de gros pavés irréguliers, presque aussi irréguliers que les pierres calcaires, on remonte le temps on s'y tordrait les chevilles, puis des pavés sciés et bien plats pour le confort du pied, rectangulaires et qu'il a donc fallu organiser, c'est comme si, allongés à l'opposé du sens du canal, ils luttaient contre le courant, comme s'ils bloquaient l'avancée de l'eau, comme s'ils avaient été agencés pour faire barrage, puis, bien alignées, les dalles de guidage pour aveugles, quatre bandes en creux cinq bandes en saillie, quarante-deux centimètres sur soixante centimètres et sur huit centimètres en profondeur qu'on ne voit pas, le tout orienté dans le sens du courant, puis de nouveau les grands pavés sciés et lisses, dans le sens du courant comme les dalles de guidage. Un cycliste distingué passe en zigzaguant, freine violemment sur les pavés irréguliers, s'éloigne du bord, lutte à corps perdu pour reprendre de la vitesse, se laisse capter par les rainures des dalles de guidage, dérape, tressaute, prend peur, s'éloigne le plus possible du canal, va rouler sur les pavés sciés, fonce, doit brutalement tourner là où le canal se rétrécit sous le pont du boulevard périphérique, puis disparaît : a-t-il réussi à négocier correctement son double virage ? A-t-il follement pilé pour s'enfoncer dans l'ombre, sous les piles du pont, à la recherche d'une cache secrète ? A-t-il été projeté dans le canal, a-t-il accédé au statut de futur noyé, ou simplement de noyé d'honneur ? Il faudrait le repêcher tout de suite, en profiter pour tenter de sauver tous les autres. Un promeneur intrépide se lève et se précipite vers le pont, on ne le voit plus, on ne l'entend plus, quelques autres vont à sa recherche, ne reviennent pas, les derniers promeneurs s'y précipitent et disparaissent de même. L'homme en bleu outremer me regarde, je le regarde, nous sommes interloqués, nous nous étions rapidement acclimatés au nouveau calme du canal, le canal était redevenu ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être, la femme de Pantin n'était plus qu'un fantôme désormais sans consistance, elle ne reviendrait peut-être plus, elle avait peut-être été troublée par les convois ferroviaires de 1944, elle avait eu le désir d'en faire une inoubliable commémoration puis s'était effacée, ou encore il avait fallu utiliser cette charmante silhouette pour avoir la force de faire revivre les horreurs anciennes, de trembler encore d'horreur à la pensée du quai aux bestiaux, la cycliste de Pantin s'y était prêtée, ou elle en avait été l'occasion, ou elle avait accepté d'en être l'occasion, ou elle n'avait pu faire autrement, simplement par sa présence.

Le groupe de promeneurs avait disparu, la péniche bariolée n'était plus là, elle n'avait certainement pas pu quitter normalement son ancrage. L'homme en bleu outremer se tourna vers moi et me demanda : « Connaissez-vous cette femme ? Que pouvez-vous m'en dire ? » À mon silence, il reprit : « Je l'ai surtout vue partir. » Puis il me dit combien il aimait ses hésitations, ses pudeurs, la façon qu'elle avait de rejeter ses cheveux en arrière, le petit mouvement de sa main lorsqu'elle signifiait qu'elle ne voulait

pas répondre, sa manière incroyablement décidée d'enfourcher sa bicyclette, sa persistante allure d'actrice qui ne saurait mentir sur rien, oui sa candeur, elle hésitait parfois parce qu'elle ne voulait pas faire de peine, elle préférait tenir des propos embrouillés plutôt que de risquer de causer de la peine, elle préférait sourire et partir, elle souriait en penchant la tête et regardait ailleurs, prenant le monde extérieur à témoin de son innocence.

Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi l'homme en bleu outremer avait choisi de me parler de la femme de Pantin au moment précis où la véritable question aurait dû concerner la disparition inexplicable du groupe de promeneurs et de la péniche bariolée. Peut-être pour me faire comprendre que l'inassignable et le trouble étaient multiples, pour pouvoir aller au-delà des inventions faciles ou des épisodes attendus, sans doute pour déterminer ce qui échappait manifestement à l'anecdotique. C'est alors qu'un sourd grondement venu du sol fut très vite suivi d'un mouvement lent, inéluctable et sans cohérence, nous n'étions plus en sécurité sur les beaux pavés, ils bougeaient, ils vibraient, ils tremblaient, ils semblaient se désolidariser les uns des autres et s'engager dans une aventure individuelle destructrice de tout lien social, donc chacun avait pris son autonomie, montait descendait comme un petit ascenseur incontrôlable, tanguait virait dansait fracassait ses proches sans la moindre humanité sans la moindre méchanceté non plus, projectiles sans lanceur ni cible, un joueur fou aurait soulevé tous ses pions à la fois sans stratégie d'ensemble, nous avons dû nous précipiter sur la petite bande herbeuse, nous tentions de nous raccrocher aux aspérités du mur de clôture pour ne pas être emportés par les pavés en transe, mais cette clôture est en béton presque lisse, heureusement avec des creux cylindriques disposés en lignes, nous y aurions plongé les mains, nous nous en serions bien sortis si, en ce temps-là, une main scélérate n'y avait collé de grandes affiches qui s'en détachaient au fur et à mesure que nous cherchions à enfoncer nos mains dans les creux cylindriques dont, en familiers de ces rives, l'homme en bleu outremer et moi connaissions bien la position sur la courbure générale mais que nous n'arrivions pas à retrouver d'autant que les pavés en transe interposés au-devant du ciel soulevaient une folle poussière brouillaient les perspectives empêchaient le passage de la lumière, nous retombions sur l'herbe et ne faisons plus qu'un avec ces misérables tas de papier noirâtres, puis les pavés semblèrent vouloir s'organiser, ils cliquetaient désormais en rythme, faisaient des claquettes, endiablées mais coordonnées, le quai était une sorte de grand clavier dont les touches répondaient visiblement à des systèmes d'alternances complexes, si bien que nous aurions pu sauter sans danger d'un pavé à l'autre après réflexion et en ayant prévu leur position à bon niveau, leur incessant mouvement en faisait même d'agréables, de reposants tremplins.

SEPTIÈME MOUVEMENT : LE SANG DES BÊTES

Par un usage raisonné des pavés mouvants, nous avons dépassé le pont du boulevard périphérique puis celui du boulevard Sérurier, avons accédé au quai suivant puis à la galerie de l'Ourcq. Le groupe de promeneurs était là un peu en avant de nous, tout le monde parlait très fort, ils semblaient être en désaccord, faisaient mine de partir chacun dans une direction différente puis revenaient. Et non loin, le cycliste distingué tentait d'appuyer sa machine contre un siège en superbe fonte d'aluminium, d'un gris presque agressif, mais le siège pivotait et la bicyclette tournait en même temps que le siège et le cycliste distingué tournait aussi, se prenait les pieds dans les roues et les pédales, contraint de surseoir à son désir impérieux de s'asseoir jusqu'à ce que, honteux qu'un homme tout de noir vêtu le regarde d'un air narquois, il ne se décide à laisser sa

bicyclette par terre pour parvenir à prendre résolument place sur le siège, et c'est alors que l'homme tout de noir vêtu le prit par les épaules et le fit tourner sur le siège pivotant, et lui disait en riant : « Sièges *Parc de la Villette*, 1984 déjà, mais toujours quatre-vingt onze centimètres de haut, trente-huit de large, quarante-quatre de profondeur, et, si vous voulez l'un des derniers prix aux enchères : deux mille deux cent dix-neuf euros, Philippe Starck à votre service, merci de votre désir. » Il faut avouer que le comportement bizarre du groupe de promeneurs et du cycliste distingué avait eu pour conséquence de mettre à distance la bizarrerie de leur présence actuelle et de leur disparition inexplicquée.

Parut un homme au visage rouge, il sautilla devant nous, se jeta à l'assaut d'un escalier tout proche puis, une fois sur la galerie, fit mine de se couler contre les parois et le supports, rouges eux aussi, et riait comme un fou, il aurait pu en être rouge de rire s'il n'avait pas déjà eu le visage rouge, il criait : « Folies folies, lignes et points, surfaces et prairies, célébrons le boulevard périphérique, admirons le canal, glissons et croisons-nous, je vous invite dans le parc du vingt-et-unième siècle, je Bernard Tshumi vous invite, je folies je lignes je points je surfaces je prairies je Bernard Tschumi. »

Nous venions de descendre un instant de la galerie haute, passerelle au-dessus du quai, intrigante galerie qui donnait envie d'y rester et aussi d'aller en bas, marcher doublement, en haut et en bas, il faut donc constamment revenir en arrière de manière à ne rien perdre, ne rien laisser échapper du quai et de la passerelle, s'accrocher à tous les anneaux, descendre toutes les marches qui s'enfoncent dans l'eau du canal, être sur les deux rives, être soi et tous les autres promeneurs, parfois avec agrément parfois vraiment à reculons, en avoir le tournis, perdre l'équilibre, se noyer pour rire, marcher doublement, être constamment deux, comme si c'était une nécessité vitale, avec le risque de disparaître si on ne reste pas deux, cependant qu'un troisième soi-même marcherait dans les profondeurs du canal, invisible sinon par quelques remous parfois.

Ronde enfantine, sous le regard pénétrant obstiné acéré de Georges Franju, une boîte noire à la main, ronde enfantine en avant des terrains vagues, à la lisière de la ville, il ne peut pas y avoir de musique et ils dansent, ce sont de vrais enfants, il faut imaginer la musique guillerette, gigotent au vent les ressorts rouillés d'un vieux sommier les ressorts comme des branches mais plus régulières, il faut placer un rayon de soleil et beaucoup de douceur, une grande couronne de lumière un grand cercle dans le ciel pour inscrire dans le ciel le cercle de la ronde et ils tournent et ils tournent, avec la délicatesse d'un vif mouvement d'éventail, éventail sur la boue du terrain vague, une scène champêtre ou amoureuse s'y découvre lorsqu'il se déplie, et lorsque l'éventail se referme, apparition à peine perceptible d'un couple enlacé qui tout de suite se déprend et s'éclipse, sont remontés sur leur bicyclette et s'en vont, elle avait pourtant bien apprêté sa coiffure il avait étudié l'enlacement pour en faire un instant romantique, et s'en vont, ne sont plus visibles derrière le gros camion à bestiaux, s'en vont peut-être chacun de leur côté, reviennent reviendront, la séduisante comédienne ne doit pas se suicider, surgit alors la femme de Pantin, la belle cycliste a fini par nous rejoindre, avait déjà mis pied à terre, elle semble inquiète, sort un papier de sa poche, perplexe comme si elle avait devant les yeux un message codé, le lit à haute voix : « Passe la péniche, bien horizontale devant l'horizon, et n'en finit pas de passer. » Puis elle ne lit plus et elle parle : « Regardez la péniche que manipule la paisible main d'un géant, il la tire en arrière puis la laisse repartir et recommence, c'est un jouet on s'en amuse, sur la péniche il y a un marinier, c'était autrefois, les mariniers les bateliers une vieille image, le

marinier entonne un chant funéraire bien connu : « Dépouilles décapitées corps sans tête, les hommes sont à l'ouvrage, les abattoirs ne sont pas morts... »

Puis la belle de Pantin, éblouie peut-être par des reflets, fermait les yeux et rêvait : La Villette la mort 1857-1970, la Villette la Cité du sang, brume sur la Villette, on crie on s'active on accroche la mort à la ferraille et au bois, sanguinolente brume la mort dégouline partout, une vieille démente s'est accroupie et caresse un à un les lambeaux des carcasses fumantes, caresse la chaleur détachée des carcasses, jaillit le sang, la chaleur du sang a donné la main à la brume, brume sur la Villette la Cité du sang, les abattoirs ne sont pas morts.

Puis la belle de Pantin se relève, retrouve sa jeunesse et part en direction du bassin de la Villette.